

mantes que l'on ne peut abandonner sans s'arracher le cœur, & dont la triste vérité qui les fait évanouir, a déjà tant de fois déchiré le mien.



L E T T R E X L I I I .

A L C I B I A D E A T H R A Z Y L L E .

SI, grace au mystere profond dont je couvre les soins que je rends à Praxidice, mes prétentions sur elle sont encore ignorées d'Aspasie, les clameurs d'Axiochus en ont d'ailleurs si bien répandu le bruit, que je me vois actuellement engagé pour mon propre compte, dans une entreprise que l'envie de punir votre ancien rival de sa présomption, m'avoit beaucoup moins fait former, que le desir de servir votre vengeance. Mes premiers progrès avoient été si rapides, & ç'avoit été si vainement qu'Axiochus avoit tout mis en usage pour les interrompre, que jamais nous ne nous serions doutés qu'une femme que nous voyons, pour ainsi dire, voler au-devant de sa défaite, pût, tout près de se rendre, s'aviser d'y mettre des conditions. C'est,

cependant, ce que fait aujourd'hui Praxidice: ce qu'elle m'impose, constatant de la façon la plus éclatante ses bontés pour moi, & ne pouvant par conséquent, tourner qu'à ma gloire, je serois, dans toute autre position, bien loin de m'y refuser; mais je la trouve si peu faite pour me dédommager de ce que je perdrais en me prêtant à ses desirs, que, quelque intéressant qu'il soit devenu pour moi de triompher d'elle, j'aime encore mieux subir la honte de paroître l'avoir vainement attaquée, que de payer si cher la gloire de la soumettre. Le desir de vous venger d'Axiochus vous occupe si vivement, que, quelque chose qu'il puisse m'en coûter, vous brûlez de le voir satisfait; & que vous m'accusez, peut-être, d'en retarder l'instant par des craintes déplacées: mais je me flatte que vous en prendrez une autre idée, quand vous sçauvez que cette même Praxidice à qui j'avois, enfin, sçu faire prendre, comme une des plus fortes preuves que je pusse lui donner de ma tendresse, l'excès de précaution qui accompagne toujours les hommages que je lui rends, & qui m'en étoit même si obligée, semble en avoir deviné la cause en imaginant que c'est bien

moins par discrétion que je prends tant de peine, que parce que j'ai quelque femme à ménager. D'après cette idée, elle exige, mais absolument, ou que j'affiche, sans aucune retenue, mon goût pour elle, ou que je ne la revoie jamais. J'ai eu beau lui représenter combien ce qu'elle exigeoit seroit contraire à sa gloire; combien même en écartant cette raison qui devroit, cependant, être pour elle d'un si grand poids, elle se déroberoit de plaisir en donnant à notre liaison une grande publicité; qu'enfin il me paroïssoit entrer dans une si dangereuse fantaisie plus de vanité que d'amour. Jamais, quoi que j'aie pu lui dire, je n'ai pu la faire changer d'opinion, ni de volonté. Elle m'a toujours répondu que » rien ne lui étoit plus suspect que » le soin que je prenois de sa réputation; que je ne devois pas vouloir » faire à cet égard, plus qu'elle ne » croyoit elle-même devoir exiger; » que je craignois moins de la commettre, que je n'avois envie de me ca- » cher; & que si je voulois la convaincre que je l'aimois sans réserve, & » uniquement, il falloit que je lui donnasse dans ceux de mes jardins où l'on » peut le moins se dérober au public,

» une fête qui ne pût laisser personne » douter de mes sentimens pour elle; & » que ce ne seroit qu'en remplissant cette » condition, que je parviendrois à ban- » nir ses craintes, & que je pourrois » avoir à me louer de sa reconnoissan- » ce. Une si imbécille prétention, & si constamment soutenue, me mettant en fureur, il s'en est fallu peu que, dans mon premier mouvement, je n'aie abandonné toutes les miennes: mais j'ai sçu le calmer par la considération des suites qu'en m'y laissant entraîner, il pourroit avoir pour moi. Je me suis donc contenté de lui répondre avec toutes les marques de la plus vive douleur, que » d'elle-même elle ouvrirait » les yeux sur ses véritables intérêts; » & que, sans qu'il lui fallût pour ce- » la beaucoup de réflexion, elle sentiroit qu'il y avoit dans ma conduite » avec elle autant de tendresse & de » vérité que des gens qui cherchoient » moins encore à me nuire, qu'à elle-même, vouloient qu'elle y trouvât de » froideur & de mauvaise foi; qu'au » reste si, contre mon attente, elle persistoit à vouloir que je la perdisse dans » le monde, je lui promettois toutes les » imprudences qui pouvoient l'y com-

» mettre le plus « ; & vous sçavez ; qu'en effet , elle n'auroit pas besoin de me presser sur cela si moi-même j'en avois moins de cacher en Aspasia cette infidélité. Vous voyez aisément dans quel embarras je suis : pour acquérir l'une , risquerai-je de perdre l'autre ? Quelque intérêt que vous ayez à décider pour l'affirmative, je doute pourtant que vous l'osiez : d'un autre côté , m'exposerai-je à faire dire de moi , que j'ai vainement attaqué Praxidice ; & , près de remporter sur Axiochus la plus éclatante des victoires , puis-je consentir à le voir me l'arracher des mains ? Entre nous , je soupçonne fort ce dernier qui n'a pu, sans le désespoir le plus marqué, se voir enlever une femme sur qui son triomphe paroïssoit assuré, d'avoir suggéré à Praxidice , & les craintes qu'elle vient de me montrer , & les propositions qui en ont été la suite. Je suis très-sûr que , malgré toute sa colere contre moi , mon secret ne lui est point échappé , & qu'il n'aura pas compromis Aspasia ; mais il n'en est pas moins probable que , ne pouvant ignorer dans quel embarras il me plongeroit, soit que je prisse, ou ne prisse pas le parti de lever le masque, non-seulement il n'ait inspiré cette fantaisie

à Praxidice , mais qu'il ne l'ait appuyée de tous les sophismes qui pouvoient en déguiser le ridicule & le danger à une femme sans expérience , & qui , pour ne rien dire de plus , a fort médiocrement d'esprit. Comme vous me paroïsez avoir pris sur elle beaucoup d'empire , vous m'obligerez plus que je ne puis vous l'exprimer , mon cher Thrazylle , d'aller la voir dans l'instant , & de ne rien oublier pour l'obliger de se défaire de ce qu'elle exige. Peignez-moi comme d'autant plus accablé des loix qu'elle m'impose , qu'elles sont plus visiblement contre elle ; mais pourtant , déterminé à m'y soumettre , si elle persiste à me les prescrire. Dans la supposition très-bien fondée que ce ne peut être qu'à Axiochus que je dois un caprice si inattendu , montrez - lui tout l'intérêt qu'il a par ses sentimens , soit à tâcher de nous désunir , soit à se venger d'elle , en l'entraînant dans de fausses démarches. Quand , ce qui , je l'avoue , me paroît presque impossible , ce ne seroit pas lui qui m'auroit tendu un piège qui est tant dans le genre de son esprit , la prudence ne m'en ordonne pas moins , tant qu'il n'en sera pas guéri , ou que je n'en aurai point triomphé , d'affoiblir le plus qu'il

me fera possible, la confiance qu'elle peut encore avoir en lui. Quand je l'aurois quittée, nous la laisserons, si elle le veut, lui rendre avec ce sentiment tous ceux dont elle l'a honoré. Je vous attends ce soir au céramique, mais si vous pouvez m'instruire plutôt du succès, quel qu'il soit, de la négociation dont je vous charge, vous me ferez un extrême plaisir. Je vais dîner chez Périclès: selon toute apparence, Aspasia m'y retiendra la plus grande partie de la journée; & je craindrois, si vous y veniez, & qu'elle nous vît quelque empressement à nous parler, qu'elle n'en conçût de l'ombrage. Ses soupçons ameneroient peut-être une querelle; & comme, si c'est à la passion que je la devois, ce ne seroit point la passion qui l'effuieroit, je voudrois bien, s'il étoit possible, jouir du plaisir d'être ingrat, sans essuyer le désagrément d'être ennuyé.



 L E T T R E XLIV.

THRASYLLE A ALCIBIADE.

JE fors à l'instant de chez Praxidice: j'aurois peine à vous exprimer à quel point elle tenoit aux ridicules conditions qu'elle vous avoit imposées, combien elle les croyoit nécessaires pour s'assurer de vous, & avec quelle difficulté j'ai obtenu d'elle de vous en faire grace. Elle veut bien, enfin, renoncer à ces fêtes brillantes qui devoient annoncer à tout l'univers sa défaite, & votre bonheur; &, pour tout prix de ses bontés, ne vous demande plus qu'une tendresse éternelle. Comme si, de toutes les promesses qu'on est forcé de faire dans la situation où vous vous trouvez, la promesse d'aimer éternellement, n'est pas la plus aisée à tenir, c'est, du moins, celle qu'on donne le plus volontiers; je lui ai, sans balancer, engagé ma parole, que vous l'aimeriez jusques au tombeau. Sur un engagement si positif, & dont apparem-

ment, son amour-propre lui garantit la sûreté, elle consent à se rendre quand vous le voudrez, & (ce qui est encore à remarquer,) dans celle de vos maisons qu'il vous plaira de choisir. Quoique je ne vous croie pas aussi pressé qu'elle le suppose, de profiter de ses dispositions actuelles, je n'en perds pas plus un moment à vous en instruire : votre rival à qui, ainsi que vous l'aviez pensé, vous deviez seul cette tracasserie, pourroit encore les changer ; & avec d'autant moins de peine que j'ai vu bien peu de femmes moins discuter, & par conséquent croire plus aisément ce qu'on lui dit, que Praxidice. J'ai donc imaginé qu'il étoit très-important qu'à son retour, qui ne scauroit être éloigné, Axiochus trouvât terminée une affaire dont nous ne devons le succès qu'à son absence. S'il se peut qu'il ne vous arrachât pas des mains une victoire si bien préparée, il n'est point douteux qu'il ne cherchât encore les moyens de la rendre moins prompte ; & je crois qu'il y va de votre honneur à ne pas l'attendre plus long-tems. J'ai, de plus, un motif particulier, & même assez pressant de souhaiter que vous ne la reculiez pas ; & même que cette ten-

dresse éternelle que je lui ai si intrépidement jurée de votre part, ait un terme plus court encore que le terme que, tout en la lui promettant, je lui assignois moi-même ; & ce motif que vous auriez, je crois, peine à deviner, c'est qu'elle m'a désigné pour votre successeur. C'est-à-dire, que si (ce qu'à la vérité elle ne craint point du tout), vous venez à cesser de l'aimer ; ou si (ce qui, comme de raison, lui paroît beaucoup plus probable) vous cessez quelque jour de lui plaire, elle voudra bien me permettre de lui rendre des soins ; & que même elle s'engage à les récompenser. Lorsque vous m'avez chargé auprès d'elle de vos intérêts, j'étois fort éloigné de croire que j'aurois à vous prier de précipiter votre inconstance : Praxidice, toute faite qu'elle est pour inspirer le desir, ne prenoit rien sur moi ; & j'ai tout sujet de penser qu'elle étoit aussi à mon égard dans la tranquillité la plus profonde. De vous dire comment de cette indifférence respectueuse, nous en sommes tout d'un coup venus à de si tendres arrangemens, c'est ce que je ne pourrois faire qu'avec le secours des conjectures ; & je doute fort qu'elle pût, plus que moi-même,

vous dire ce qu'il a déterminée. De toutes les causes que je pourrois donner à un événement si inattendu, la cause que je croirois la plus probable, c'est qu'en lui parlant pour vous, je me suis machinalement si animé ! c'étoit avec tant d'ardeur que je lui baisois les mains, qu'il faut nécessairement & qu'elle en ait conclu que j'avois dans l'ame beaucoup de chaleur; & qu'une femme ne puisse impunément se faire d'un homme une pareille idée. Quoi qu'il en soit, j'ai surpris dans les yeux de Praxidice une langueur si voluptueuse, & tant de mollesse dans ses mouvemens, que ni mon amitié pour vous, ni même le souvenir de ce que je vous dois, n'ont pu me sauver des charmes d'un moment dont vous êtes plus que personne fait pour sentir tout le danger. Il m'étoit, de plus, pour mon instruction particulière, de la dernière importance de sçavoir, & si j'expliquois bien les symptomes que je remarquois, & jusques où, d'ailleurs, une femme défendue par un sentiment auquel elle est tout près de céder, & qui, par conséquent, doit la rendre moins accessible aux impressions instantanées, peut se laisser entraîner, soit loin de ce sen-

timent même, soit loin des principes qu'elle se croit; &, par malheur, il n'y avoit qu'une témérité qui pût m'éclairer sur cela. J'en ai donc hasardé une; & la douceur de la résistance que m'a opposée Praxidice n'a pas été la seule preuve que j'aie eue de la sagacité dont j'avois jugé le moment & elle-même. Tout persuadé que je suis cependant, qu'il vous est beaucoup plus important de passer pour le premier vainqueur d'une femme, que de l'être en effet; & qu'en partant d'après cette certitude & le peu d'égards que vous aviez eu pour mes sentimens, dans l'aventure de Théognis, j'eusse pu, sans scrupule, mener Praxidice beaucoup plus loin, vous mettez toujours si peu de philosophie où vous attachez de l'amour-propre, que cette considération, jointe au souvenir, que c'étoit beaucoup moins pour vous que pour moi-même que vous vous étiez embarqué dans cette affaire, m'a forcé de laisser mon triomphe imparfait. Mon audace auprès d'elle, le point où je l'avois poussée & sa propre complaisance avoient dû si peu lui laisser craindre de ma part cette retenue, que je suis fort heureux si elle n'en a été qu'étonnée. Pour tâcher

de m'en justifier auprès d'elle, j'ai feint de me rappeler avec douleur que ce n'étoit qu'après vous qu'elle devoit m'aimer ; & , quelque ridicule qu'un souvenir si déplacé pût lui paroître, quelque défavantageusement qu'il l'ait fait penser de moi (car sûrement elle ne s'en fera pas prise à mon trop de mœurs) je m'y suis si obstinément arrêté, qu'enfin le seul parti qu'elle ait cru avoir à prendre a été de se le rappeler aussi. Je doute fort, pour ne rien dire de plus, qu'en pareille circonstance vous m'eussiez fait le même sacrifice ; & , dans le tems même que je me l'imposois, je ne me le cachois point ; mais je n'en ai pas moins eu la force de me le prescrire. Il m'a été si pénible que ce ne peut être qu'en ne gardant Praxidice qu'autant de tems qu'il en faudra pour qu'on ne puisse douter que vous l'avez enlevée à Axiochus, que vous pouvez le reconnoître. Adieu, je me rendrai ce soir où vous m'attendez.



L E T T R E XLV.

PÉRICLÈS A ALCIBIADE.

JE crains fort que vous ne prouviez, & moins de connoissance des vues de Sparte, que vous ne vous en supposez, & pas autant de politique que vous voudriez qu'on vous en crût, lorsqu'en réglant uniquement sur ce que cette république nous demande, tout ce qu'elle desire de nous, vous êtes surpris que nous aimions mieux nous exposer à la guerre, que de révoquer le decret par lequel nous dénonçons à Mégare une éternelle inimitié, quand ce n'est, selon vous, que cette condition qu'elle attache à la continuation de la paix. Je me suis trompé sans doute, car j'étois au conseil ; & il ma semblé que ce n'étois pas à cela seul que leurs prétentions sont bornées ; mais, pour raisonner un instant comme vous, je veux qu'en effet, la révocation de ce decret, soit tout ce qu'elle exige d'Athenes. Une demande si modérée ne cache

elle rien dont nous ayons droit de nous alarmer ? Quel intérêt si pressant Lacédémone peut-elle avoir à ce que nous rétablissions les Mégariens dans notre amitié, elle qui nous a toujours mieux aimé des ennemis que des alliés, surtout lorsque, comme ceux là, ces ennemis sont à nos portes, & par conséquent, toujours plus à portée que d'autres, de se joindre à elle, dans les ravages qu'aux dépens, à la vérité, de son propre territoire, elle fait si fréquemment sur le nôtre ? Est-ce le seul amour de la paix qui l'anime à desirer entre les deux peuples une réconciliation si diamétralement opposée à ses intérêts & à ses vues ? Mais, elle souffle par-tout le feu de la guerre ; & déjà, par ses intrigues redoublées, elle l'a allumé dans tout le Péloponèse. Ne fût-il, au reste, véritablement question, pour l'avoir cette paix, que de rendre aux Mégariens tous les avantages dont le decret que nous avons lancé contre eux les prive ; il suffiroit que ce fût Sparte qui nous imposât cette condition, pour que je fusse toujours d'avis qu'on la rejettât, parce que ce seroit bien moins à notre modération qu'elle attribuerait notre condescendance pour elle, en cet-

te occasion, qu'à la terreur qu'elle auroit cru nous inspirer. Il faut donc, demandassent-ils en apparence, moins encore (car, enfin, ce qu'ils demandent n'est pas si peu de chose qu'ils feignent de le croire, & que vous le croyez) il faut, dis-je, ne leur répondre que les armes à la main, puisque nous ne pouvons leur rien céder volontairement sans les voir tous le jours nous demander quelque chose de nouveau. Mais que dis-je ? ils formeroient de nouvelles prétentions ! » Peut-être, n'est-ce, diront
 » ceux qui manquent absolument de
 » cette prévoyance si nécessaire au salut des états, que la disposition qu'a
 » Périclés de s'effrayer aisément, qui
 » lui rend d'une importance si grande
 » la légère complaisance que les Lacédémoniens exigent de nous, & qui
 » lui fait en même tems présumer que
 » ce ne sera pas le seul sacrifice que nous
 » pourrions avoir à leur faire ; car
 » écoutez leurs ambassadeurs : rien ni
 » de si simple que leurs propositions,
 » ni qui annonce moins ce que Périclés voudroit que nous crussions
 » avoir à en craindre : « écoutez les donc ces Spartiates si modérés : Révoquez, nous disent-ils, comme le plus grand obf-

tacle qu'il y ait à la paix, le decret que vous avez lancé contre Mégare. Ce sont leurs propres termes. Mais s'il en est le plus grand, il n'est donc pas le seul; & ou Sparte manque singulièrement de logique, ou ce n'est pas là tout ce que vous avez à nous déclarer de sa part: expliquez-vous donc, & sans détour. Si nous consentions à révoquer le decret, aurions-nous la paix? *Oui, si vous consentez, de plus, à l'affranchissement d'Egine, & à lever le siege de Potidée: Non, dans le cas contraire.* Eh bien! Alcibiade, vous voyez à présent que ce ne sera pas le seul intérêt de Mégare qui armera contre nous Lacédémone & ses alliés; & que, fussé-je, comme on le publie, celui de tous qui ai eu le plus de part à ce decret si fameux, je n'en ferois pas plus la cause de la guerre, puisque, même en consentant à l'abolir, nous n'en aurions pas la paix davantage. Voilà donc à la fois bien constatés, & le chagrin que Sparte a de nous voir conserver nos conquêtes, & le desir qu'elle a de nous en priver. Cela ne me paroît pas tout à fait de l'équité dont elle se pare; mais, du moins, y reconnoît-on son éternelle jalousie contre nous, & l'esprit qui dirige tou-

tes les entreprises. Pressez-les, en effet, de motiver ces deux demandes si nouvelles, & en même tems si étranges: qu'ils nous disent, si toutefois ils le peuvent, pourquoi ils exigent qu'Athenes leve le siege d'une ville qui s'est soustraite à son obéissance, & qui, de plus, n'a jamais, de quelque façon que ce pût être, dépendu d'eux. Est-ce parce que ce sont eux qui ont fomenté, & même favorisé sa rebellion? Egine peut être dans un cas différent: cette république, toujours foible, mais libre avant que nous l'eussions assujettie, peut, dans le desir si naturel de recouvrer sa liberté, avoir engagé les Lacédémoniens à nous demander de la lui rendre; & nous serions aussi loin de nous plaindre de ce qu'ils l'ont fait, si, quoique nous n'en soyons pas priés par les Hilotés; mais ayant autant de droit de nous intéresser à eux, que Sparte peut en avoir de prendre le parti des Eginetes, elle vouloit bien, de son côté, rétablir Hélos, & la repeupler de ces infortunés qu'elle fait gémir sous le poids d'une servitude d'autant plus horrible, qu'elle a plus hautement déclaré que cette servitude n'auroit pas de terme. *De quel droit, nous demanderoient-ils*

s'il arrivoit que nous leur fissions une proposition qui ne me paroîtroit pas plus déplacée que la leur, voulez-vous que nous nous privions de nos esclaves ? Eh ! de quel droit vous-même, exigez-vous qu'Athenes rende la liberté à un peuple qu'elle s'est assujetti ? Lacédémone doit-elle s'en arroger plus sur les conquêtes d'Athenes, que cette dernière n'auroit à s'en attribuer sur les conquêtes de Lacédémone, si, comme l'autre, cette dernière étoit dans l'usage d'en faire ? Mais je veux que leurs armes nous impriment assez de terreur pour que nous leur accordions tout ce qu'ils nous demandent aujourd'hui (& ce feroit, je crois qu'à présent vous-même en conviendrez, leur accorder beaucoup,) pensez-vous qu'ils n'eussent rien de plus à nous prescrire ? *Nous voulons*, nous diroient-ils, puisqu'ils osent déjà l'insinuer, *que la Grece soit libre*. Quoi ! toute entiere ! *Oui, toute entiere* ; mais, ajouteroient-ils, s'ils vouloient s'expliquer avec franchise, *c'est beaucoup moins, ainsi que vous-même n'en doutez pas, pour la gloire de rompre ses fers, que nous voulons que vous lui rendiez la liberté, que pour vous voir sans alliés, sans tributaires, sans sujets, retom-*

bés

bés dans l'état de foiblesse dont les grandes vues de Thémistocle vous ont tirés, & dans lequel seulement Athenes peut n'être pas odieuse aux yeux de Sparte. Eh bien ! Alcibiade, n'est-ce donc encore que du decret de Mégare, & même d'Egine & de Potidée qu'il est question ? Quand je crois devoir refuser la paix que Sparte semble nous offrir à ce seul prix, témoigné-je donc, & aussi peu de prudence, & une opiniâtreté aussi condamnable que vous osez, & trop publiquement pour vous, m'en accuser ? J'ai, sans doute, été de l'avis que nous ne cédaissions rien à Lacédémone : peut-être même est-ce moi qui ai ouvert celui-là ; & comme ce sentiment n'a pas été fondé ni sur la vaine gloire de défendre un decret donc je ne crains point de m'avouer l'auteur, mais sur mon amour pour la patrie, autant que sur la profonde connoissance que j'ai de ses intérêts, le blâme de ceux qui ne se font encore remarquer dans la république que par l'excès de leur inconfidération, n'est pas capable de m'en faire changer. Ce n'est pas que j'ignore que souvent au premier échec que l'on essuie, on croit, quelque juste que d'abord la guerre ait paru, s'y être témérairement engagé, parce que les

Tome VI. Part. II.

E

hommes sont toujours plus frappés des événemens que des raisons. De-là vient que toutes les fois que la fortune semble les condamner, ils rejettent sur eux tous les torts, de même que non-seulement ils s'absolvent du projet le plus mal concerté, mais s'en applaudissent, lorsqu'il arrive que le succès le couronne. Pour moi, ce n'est pas ainsi que je sçais juger; & si dans la guerre qui, selon toute apparence, suivra nos refus, la fortune se déclare contre nous, je ne m'en reprocherai pas plus d'y avoir porté mes concitoyens, puisque, sans se déshonorer aux yeux de toute la Grece, ils ne pouvoient céder aux Spartiates; & que ce n'est point le malheur, mais la lâcheté qui avilit. Avec les fausses lumieres qu'on vous a données sur l'état présent des choses, vous serez surpris, sans doute, que je parle de cette guerre, comme n'étant point encore décidée; mais c'est qu'il est vrai qu'à cet égard rien ne l'est encore. Mon avis (& cet avis a été suivi,) a été de répondre aux ambassadeurs de Sparte: *Que nous sommes près de rétablir le commerce entre nous & les Mégariens, pourvu (ce qu'à la vérité, j'ai cru qu'ils n'accepteroient pas) que les Lacédém-*

niens n'interdisent le leur, ni à nous, ni à nos alliés: qu'à l'égard des villes de la Grece, nous laisserons libres celles qui l'étoient lors du dernier traité, si, de leur côté, ils permettent à celles qui sont en leur possession, de se gouverner comme elles le jugeront à propos: que si, dans l'exécution de ce même traité, il arrive quelque différend entre eux & nous, nous mettrons en arbitrage les points contestés, & que nous ne serons pas les premiers à commencer la guerre; mais que si l'on nous y force, nous tâcherons de la conduire de façon à ne pas être obligés non plus à demander la paix les premiers. Voilà ce qu'il m'a paru convenable de répondre, quoique, fût comme je le suis que nous ne pouvons éviter la guerre, ou les déshonneur, j'aimasse mieux que nous la commençassions que de l'attendre, parce que l'on attaque toujours avec plus de courage qu'on ne se défend: mais nous avons des citoyens à qui les bravades des Lacédémoniens imposent, ou qui masquent de la crainte des événemens, les liaisons secretes qu'ils ont avec eux; j'ai à ménager la peur des premiers, & à attendre que le tems nous dévoile les dispositions des autres; & toutes ces considérations, beaucoup plus que la

crainte qu'on ne me rendit responsable des événemens, ont fondé mon avis. Je ne sçais si vous persisterez dans le vôtre; mais, beaucoup moins encore pour vous contredire que pour vous éclairer, j'ai cru devoir vous rendre compte de tous les motifs qui ont déterminé le mien.



L E T T R E XLVI.

A S P A S I E A U M Ê M E.

JE ne suis pas étonnée de ce que vous vous êtes hier permis de me quitter avec l'humeur le plus indécemment marquée. Je n'avois pas besoin de cet emportement de votre part pour apprendre que, rempli pour vous du plus profond respect, il ne vous est pas plus aisé de pardonner que de concevoir qu'on puisse n'en point penser comme vous-même, & vous le dire. Je n'en suis pas plus à remarquer que, de toutes les personnes qui osent ne vous pas trouver aussi fait pour l'admiration que vous croyez l'être, je suis celle en qui cette audace vous choque le plus. Je n'en excepte même

pas Socrate : tout irrité que vous êtes contre lui, de ce qu'il n'admet pas plus que moi la supériorité que vous vous attribuez, vous daignez quelquefois vous souvenir que vous êtes son disciple; & si ce titre n'empêche point qu'intérieurement vous ne le haïssiez de son obstination à ne pas convenir que vous soyez un si grand homme, il vous oblige du moins à le dissimuler. Avec moi vous ne vous gênez pas tant, par la raison, apparemment, que vous me devez davantage. Je croyois, à ne vous rien cacher, avoir à combattre en vous beaucoup d'erreurs, mais je ne m'attendois point à vous trouver encore plus de vices dans le cœur que je n'avois sujet de vous croire de travers dans l'esprit. Un langage si ferme, & qui, faute de bien connoître l'amour, vous paroît incompatible avec lui, ne vous étonne pas moins sans doute, qu'il ne vous offense; mais l'idée que j'en ai, est si différente de l'idée que vous me semblez en avoir, que je ne croirois pas moins manquer au sentiment que vous m'inspirez, qu'agir contre mes propres principes, si comme je vois que vous m'y avez condamné, je n'étois que le premier, & par cela même, le plus vil